

Les collines et la plaine : l'héritage manitobain de Gabrielle Roy

Carol J. HARVEY

Volume 30, numéro 2, 2018

Au cœur de la francophonie de l'Ouest canadien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1052458ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1052458ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

HARVEY, C. J. (2018). Les collines et la plaine : l'héritage manitobain de Gabrielle Roy. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 30(2), 297–306.
<https://doi.org/10.7202/1052458ar>

Les collines et la plaine: l'héritage manitobain de Gabrielle Roy

Carol J. HARVEY
Professeure émérite, The University of Winnipeg

Gabrielle Roy, grâce à son choix d'images et de symboles, a su donner à la description des choses les plus ordinaires un relief extraordinaire¹. Si certains des symboles dont se sert l'auteur enrichissent ou illustrent ses thèmes majeurs, d'autres mettent en valeur le caractère d'un personnage. De nombreuses images s'opposent les unes aux autres, révélant dans leur juxtaposition antithétique la complexité de l'inspiration artistique. Mais les sources de l'élan créateur se font surtout remarquer dans les récits de caractère autobiographique, où l'auteur s'attarde à décrire ses expériences personnelles. C'est ici que le lecteur peut reconnaître la puissance évocatrice de certains symboles et images.

Parmi les symboles contrastés qui tirent leur origine de la vie même de l'auteur, il en existe deux qui se détachent avec une netteté particulière pour le lecteur manitobain: il s'agit de la plaine et des collines. Ces images donnent à la nouvelle «La route d'Altamont» une saveur distincte, tant elles reflètent la réalité extérieure du paysage. Ce sont, cependant, des symboles personnels autant qu'universels, rappelant à travers la description générale une expérience vécue. Peut-être pourrait-on dire aussi que, pour Gabrielle Roy, l'évocation du paysage de son enfance l'amène à s'interroger sur le sens profond de la vie humaine.

Rappelons d'abord le rôle que jouent les collines et la plaine dans «La route d'Altamont» en tant qu'éléments de la réalité extérieure. Christine – qui n'est autre que Gabrielle Roy, jeune femme – se promène en voiture avec sa mère Eveline à travers la prairie manitobaine vaste et unie. Ayant perdu son chemin, Christine se rend compte tout à coup qu'elle ne se

trouve plus dans «le pays le plus plat du monde» (Roy, 1966, p. 191) mais dans les petites collines de la montagne Pembina, du côté d'Altamont. Sa mère, qui s'était endormie, se réveille «au plus beau du paysage» (*ibid.*, p. 103), pour découvrir avec joie des contours qui lui rappellent les collines du Québec, où elle avait passé son enfance. Un an plus tard, en revenant de la ferme de l'oncle Cléophas, Christine et sa mère retrouvent le petit chemin qui déclenche chez elles de semblables impressions au sujet des collines. L'année qui suit, peu avant son départ pour l'Europe, Christine emmène sa mère une troisième fois le long de ce même chemin qui passe par Altamont; mais, cette fois, ni l'une ni l'autre n'éprouve le même plaisir: pour Christine, les collines semblent moins impressionnantes; pour sa mère, elles semblent moins attachantes. En retrouvant la plaine, elles se demandent toutes deux s'il s'agissait bien des mêmes collines.

Les collines et la plaine ne sont pas, toutefois, de simples éléments topographiques. Le cadre géographique décrit par Gabrielle Roy avec tant de fidélité et d'amour se révèle comme un décor auquel fait écho le paysage de l'âme. Ainsi, pour Christine, la plaine qui s'étend à perte de vue représente le paysage familial et chéri de sa jeunesse, le seul paysage qu'elle connaisse; c'est aussi l'avenir vers lequel elle s'avance à grands pas. Ne sachant encore quelle voie suivre dans la vie mais ayant une confiance illimitée en l'avenir, Christine est consciente des «mille possibilités du destin» (*ibid.*, p. 192) qui se présentent à elle tout comme la plaine lui offre son vaste panorama. Pour la mère de Christine, le paysage préféré de sa jeunesse n'est plus qu'un souvenir. La plaine du Manitoba s'oppose à ses yeux aux collines du Québec, comme la vieillesse fait contraste dans son esprit à sa jeunesse. Entre les deux pôles s'insèrent la nostalgie du paysage perdu et le regret de la jeunesse révolue. Christine suggère que les contours des collines du Québec dont elle se souvient sont quelque peu embellis par l'imagination: «C'est ton imagination qui a brodé sur tes souvenirs d'enfance et te les présente aujourd'hui si attirantes» (*ibid.*, p. 190). Cependant, les contours vrais des collines d'Altamont ont la capacité de rendre à la mère la joie de son enfance.

L'opposition entre les collines et la plaine englobe ainsi différents éléments, la description topographique servant à préciser le contraste entre Christine et Eveline, entre la jeunesse

et la vieillesse, entre le passé et le futur. Il ne faut pas oublier pourtant que l'expérience des collines constitue une expérience commune; la plaine s'efface et à mesure que Christine et sa mère pénètrent dans les collines, celles-ci se transforment peu à peu en symbole complexe. Grâce à une synthèse remarquable, Gabrielle Roy réussit à faire miroiter dans ce paysage le reflet de l'âme des deux femmes, Christine et Eveline. Gérard Bessette a bien fait remarquer cette «double bipolarité des collines»² (Bessette, 1973, p. 186), qu'il convient d'approfondir afin d'en apprécier l'intense effet affectif et esthétique.

Au moment où Christine aperçoit à l'horizon les lointaines collines, elle croit de prime abord voir surgir un mirage. Loin de disparaître comme une illusion, la chaîne de petites montagnes prend forme, s'anime même, si bien que la complicité éventuelle entre Christine et les collines se fait pressentir à travers la personnification (Roy, 1966, p. 202). En effet, Christine, qui de son propre aveu aimait passionnément la plaine, s'émerveille et s'exalte à la découverte des collines. L'exaltation physique qu'elle ressent est toutefois moins impressionnante que la véritable joie de sa mère. Celle-ci est désemparée au début, croyant peut-être comme Christine à une illusion, mais elle reconnaît presque immédiatement la réalité géographique du lieu où elle se trouve et elle donne libre cours à sa joie. C'est alors qu'elle s'avance seule à pied dans les collines pour reprendre avec elles un contact physique; elle entre dans une communion intense avec le paysage et retrouve – avec les collines de son enfance – son âme de jeune fille. «Là où l'on retourne écouter le vent comme en son enfance,» dit Gabrielle Roy, «c'est la patrie» (Roy, 1970, p. 73). Les collines sont effectivement la patrie spirituelle d'Eveline; c'est pourquoi elles deviennent l'occasion pour elle d'une célébration joyeuse. Pour Christine, cette réunion de la vieillesse et de la jeunesse chez une seule et même personne est une occasion troublante qui lui fait pressentir que la vie d'Eveline tire à sa fin: «... la petite ronde doit être presque finie, la fête terminée» (Roy, 1966, p. 207).

Le deuxième voyage dans les collines est nettement différent du premier: le voyage extérieur et physique dans le temps, et l'espace est subordonné au voyage intérieur, affectif: le dialogue entre Christine et sa mère remplace la description lyrique de la beauté des collines. Pendant quelque temps, mère

et fille poursuivent ensemble leur double voyage, le temps et l'espace extérieurs soutenus par le temps et l'espace intérieurs. Cette fois, la curiosité que Christine éprouve envers des collines est satisfaite, la nostalgie d'Eveline est apaisée. Il s'en suit un des rares moments de vraie communication entre la mère et sa fille.

Par l'intermédiaire du dialogue entre Christine et Eveline, Gabrielle Roy reprend les thèmes majeurs de l'existence humaine: la continuité entre le passé, le présent et l'avenir; le conflit entre le déterminisme de l'hérédité et la liberté individuelle; la lutte entre l'amour humain et la solitude foncière de l'individu; la difficulté de connaître l'autre et la soif de se connaître soi-même. Les collines sont devenues maintenant le lieu de rencontre, où tous les grands problèmes se posent mais où tous sont susceptibles d'être résolus par la communication. Christine et sa mère se retrouvent à travers les générations, et la difficulté de connaître l'autre s'efface dans une communication rare et intense.

Christine sait toutefois que «c'est dans la solitude seulement que l'âme goûte sa délivrance» (Roy, 1966, p. 229-230); pour se découvrir et pour développer les talents d'écrivain qu'elle croit posséder, elle devra pousser son voyage jusqu'en Europe. Elle a l'intention de partir en France retrouver ses racines; elle médite de faire à l'envers le voyage fait par ses ancêtres qui avaient quitté la France pour s'établir au Québec. Malgré les protestations de sa mère, selon qui «[u]n écrivain n'a vraiment besoin que d'une chambre tranquille, de papier et de soi-même» (*ibid.*, p. 239), Christine décide de partir. C'est pour faire plaisir à sa mère qu'elle lui propose de visiter la ferme de l'oncle Cléophas et de revenir, une dernière fois, par la route d'Altamont. La communication harmonieuse qui régnait pendant le deuxième voyage se dissipe par le départ imminent de Christine et les vifs regrets qu'éprouve Eveline. Loin l'une de l'autre sur le plan affectif, chacune trouve dans les collines le reflet de son propre état d'âme, faisant d'un simple élément topographique un symbole complexe, antithétique et bipolaire.

Les deux perspectives opposées se présentent dans les domaines du temps et de l'espace. Pour la mère, qui ressent la nostalgie du passé, les collines n'éveillent que le regret de l'enfance perdue: la force, le courage, les aventures se sont

tous effacés. Le voyage de la vie est presque terminé et le passé est perdu à jamais. Les collines font naître ainsi chez Eveline le sentiment d'une perte ontologique, intensifié par la perte imminente de sa «petite dernière», Christine. Celle-ci veut s'aventurer seule dans la vie, laissant derrière elle un passé qui ne lui offre que la continuité du connu, une sécurité où elle risque de s'endormir sans jamais développer ses talents d'écrivain. Assoiffée d'inconnu, Christine voit miroiter dans les collines le temps souhaité de l'avenir. C'est ainsi que les collines, reflétant tour à tour le passé, le présent et le futur, revêtent un aspect éternel... tout comme la crête de sable que contemplait la jeune Gabrielle Roy à Bird's Hill:

Sans doute était-ce une ancienne ligne d'eau laissée en arrière par la mer Agassiz des temps immémoriaux, alors que le Manitoba, presque entièrement sous l'eau, n'était encore qu'un songe. Nous restions là, saisis de respect et d'étonnement. Peut-être avions-nous vaguement conscience que cette étrange crête de sable, sous nos yeux mêmes, unissait les temps, ceux que l'on dit révolus, ceux à venir, les nouveaux, les anciens, ceux qui persistent, ceux qui bouleversent, ceux que l'on croit morts, ceux que l'on appelle «aujourd'hui,» et que tous ces temps en vérité n'étaient qu'une seconde du grand tour de l'horloge. (Roy, 1970, p. 78)

Les collines de la route d'Altamont deviennent aussi symboliques sur le plan de l'espace. Eveline regarde à peine le paysage qui l'avait ravie lors des deux voyages précédents. Sa déception provient moins de la réalité extérieure que de son état d'âme. Auparavant, elle avait pu se persuader que ces collines étaient celles du Québec et de sa jeunesse. Mais à présent, vieille et fatiguée, Eveline doit reconnaître qu'elle est trop âgée pour recommencer le voyage de la vie... le paysage de l'enfance ne peut surgir dans la plaine manitobaine. Or les collines qui s'offrent à ses yeux ne sont que celles du Manitoba. De même, Christine voit d'un œil subjectif la réalité objective et, par conséquent, elle ne se sent plus émerveillée comme autrefois. Mesurées avec la plaine, les collines d'Altamont avaient été impressionnantes; mesurées avec les Alpes ou les Pyrénées que Christine voit déjà en imagination, les petites collines du Manitoba manquent de relief. Déjà, Christine se délivre du Manitoba pour s'élancer dans le grand univers.

Les collines se révèlent donc comme un symbole subjectif autant et même plus qu'une réalité objective. Le paysage extérieur se transforme pour faire partie intégrante du paysage intérieur. Ce paysage symbolique, loin d'être simple, est bipolaire sur le plan des deux personnages; bipolaire aussi en ce qui concerne le temps et l'espace. La route qui passe par Altamont est en effet une route spirituelle; le voyage de Christine et de sa mère, une expérience mystique qui, par le même mouvement spirituel, ramène la mère en pèlerinage vers sa jeunesse et projette Christine vers son avenir. Par un dernier paradoxe, cet avenir s'enrichira des signes du passé à mesure que Christine remonte vers les sources lointaines de sa famille. La chronologie du récit devient ainsi circulaire, renforçant le thème de la continuité de l'existence; et, par là même, la valeur éternelle et universelle des collines perce à travers l'expérience mystique.

Si le regard extérieur et corporel voit la région d'Altamont, que voit donc le regard intérieur de l'âme? Quel est ce pays qui, selon Christine, connaîtrait deux routes distinctes: «l'une, légère et heureuse, en parcourant les sommets; et une autre, inférieure, au bas des contreforts, qui n'aurait fait que côtoyer, sans jamais y entrer, le petit pays secret» (Roy, 1966, p. 249)? Quel pays mystérieux serait susceptible d'être à la fois le paradis perdu d'Eveline et la terre promise de Christine? Cette étude confirmerait l'opinion d'Annette Saint-Pierre, selon qui le «petit pays secret» ne serait autre que le «pays d'amour où les personnes et les choses se retrouvaient» (Saint-Pierre, 1975, p. 127-128).

La «route légère et heureuse» que Christine et sa mère ont suivie pour arriver au pays d'amour comporte plusieurs étapes. En premier lieu, le hasard leur fait découvrir les collines qui rendent à Eveline sa joie d'autrefois; mais c'est le désir que ressent Christine à vouloir faire plaisir à sa mère qui dicte les deux voyages qui suivent. Christine fait preuve de délicatesse et de sensibilité en laissant sa mère communier seule avec les collines; elle participe à sa joie, elle se réjouit de voir sa mère rajeunir. Plus tard, elle donne à sa mère l'occasion de parler à cœur ouvert des êtres et des choses qui lui sont chers. Même si Christine éprouve la nécessité de quitter sa mère, ce n'est pas sans lui avoir fait le don d'elle-même, gratuit et spontané.

Dans le pays d'amour, le don est réciproque. Les difficultés de communication se sont progressivement effacées au point où, lors de la deuxième visite, l'intimité a resserré les liens entre les deux générations. Christine reçoit alors de sa mère l'héritage des collines: la philosophie de l'existence, formée dans les collines du Québec et longuement méditée au cours des années passées dans la plaine du Manitoba. Bien qu'elle ressente de la déception et du regret devant le départ de Christine, elle lui a fait connaître son secret sur la vraie nature des collines et de la vie. Riche de ce don, Christine peut alors laisser la plaine derrière elle. En quête d'elle-même «sur les grandes routes du monde» (Roy, 1966, p. 253), elle emporte avec le souvenir de la route d'Altamont, l'amour de sa mère.

Les collines et la plaine font appel à la sensibilité esthétique du lecteur, ainsi qu'à ses valeurs philosophiques. L'œuvre de Gabrielle Roy abonde en images tirées de la nature qui révèlent sa connaissance intime du monde naturel. La nature ne sert pas cependant d'embellissement stylistique du récit; elle n'est pas non plus un simple décor romantique. La nature constitue, au contraire, l'essence même du récit, la source d'où découlent les thèmes majeurs de l'œuvre. Les images antithétiques de la plaine et des collines servent d'abord de tremplin au souvenir et à l'imagination. Petit à petit, l'objectif cède au subjectif, et la réalité se modifie en s'intériorisant. D'une manière plus complexe, les collines servent à elles seules à exposer les différentes facettes contrastées de Christine et d'Eveline. Si opposées soient-elles, les deux femmes trouvent dans les petites collines d'Altamont un lieu privilégié de rencontre: le pays d'amour. Gabrielle Roy a reconnu le lien qui la rattache toujours à la province de son enfance: «Pourtant de tout ce que m'a donné le Manitoba rien sans doute ne persiste avec autant de force en moi que ses paysages» (Roy, 1970, p. 77). L'auteur a su rendre au Manitoba quelques-uns de ces paysages embellis par sa vision d'artiste et enrichis par sa philosophie de l'existence.

NOTES

1. Ce texte, publié une première fois (Harvey, 1982) dans le n° 12 du *Bulletin du CEFCO*, représente le tout premier article consacré à Gabrielle Roy publié par le Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO). Il a donc paru naturel de reproduire cet article fondateur dans ce numéro spécial des *Cahiers franco-*

canadiens de l'Ouest marquant les 40 ans du CEFCO. Que soit ici vivement remerciée l'auteure du texte, Carol J. Harvey, pour en avoir autorisé la republication. L'auteure a publié par la suite de nombreux articles consacrés à Gabrielle Roy, particulièrement dans les productions éditoriales du CEFCO (Harvey, 1985, 1990, 1991, 1994a, 1994b, 1994c, 1996a, 1996b, 1998, 2005, 2008, 2009 et 2017), contribuant ainsi, de manière significative, à positionner le CEFCO comme un producteur important de savoir sur l'auteure de *La route d'Altamont*.

2. «Si l'occasion m'en est donnée, j'aimerais étudier un jour en détail la double bipolarité de ces collines qui donnent naissance à une des plus intenses projections affectives de notre littérature.» (Bessette, 1973, p. 186).
3. L'importance du voyage dans l'univers romanesque de Gabrielle Roy est étudiée par Legrand (1965) dont l'article traite en particulier de *La Montagne secrète*, œuvre qui a un rapport intime avec «La route d'Altamont», comme l'a bien montré Gérard Bessette (Bessette, 1973).

BIBLIOGRAPHIE

- BESSETTE, Gérard (1973) «*La Route d'Altamont*, clef de *La Montagne secrète*», dans *Trois romanciers québécois*, Montréal, Éditions du Jour, 240 p.
- HARVEY, Carol J. (1982) «Les collines et la plaine: l'héritage manitobain de Gabrielle Roy», *Bulletin du CEFCO*, n° 12, p. 22-27.
- _____ (1985) «Structure et techniques narratives dans *La route d'Altamont*», dans SAINT-PIERRE, Annette et RODRIGUEZ, Liliane (dir.) *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest (II)*, Saint-Boniface, Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, p. 97-107. [Actes du quatrième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest tenu au Collège universitaire de Saint-Boniface les 23 et 24 novembre 1984]
- _____ (1990) «Symbolisme et communication dans l'œuvre manitobaine de Gabrielle Roy», dans FAUCHON, André (dir.) *Langue et communication*, Saint-Boniface, Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, p. 127-134. [Actes du neuvième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest tenu au Collège universitaire de Saint-Boniface du 12 au 14 octobre 1989]
- _____ (1991) «Gabrielle Roy, institutrice: reportage et texte narratif», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 3, n° 1, p. 31-42.
- _____ (1994a) «Gabrielle Roy et l'espace éclaté», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 6, n° 2, p. 201-214.

- _____ (1994b) «Un discours double sur l'autre: *Ces enfants de ma vie et La détrese et l'enchantement*», dans PAQUIN, Jacques et MOCQUAIS, Pierre-Yves (dir.) *Les discours de l'altérité*, Regina, Institut de formation linguistique, University of Regina, p. 115-123. [Actes du douzième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest tenu à l'Institut de formation linguistique, University of Regina, les 23 et 24 octobre 1992]
- _____ (1994c) «Écriture et récupération dans l'œuvre manitobaine de Gabrielle Roy», dans FAUCHON, André (dir.) *La production culturelle en milieu minoritaire*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 311-319. [Actes du treizième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest tenu au Collège universitaire de Saint-Boniface du 14 au 16 octobre 1993]
- _____ (1996a) «“Comment nous sommes restés français au Manitoba”: la problématique culturelle chez Gabrielle Roy», dans CADRIN, Gilles, DUBÉ, Paul et GODBOUT, Laurent (dir.) *Pratiques culturelles au Canada français*, Edmonton, Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean, p. 257-266. [Actes du quatorzième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest tenu à la Faculté Saint-Jean, University of Alberta, du 27 au 29 octobre 1994]
- _____ (1996b) «Gabrielle Roy: reporter et romancière», dans FAUCHON, André (dir.) *Colloque international «Gabrielle Roy»*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 41-52. [Actes du colloque organisé par le Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest pour souligner le cinquantième anniversaire de *Bonheur d'occasion*, tenu au Collège universitaire de Saint-Boniface du 27 au 30 septembre 1995]
- _____ (1998) «Gabrielle Roy, pionnière en paroles et en gestes», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 10, n° 1, p. 167-183.
- _____ (2005) «L'anthropomorphisme dans les contes pour enfants de Gabrielle Roy», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 17, n°s 1-2, p. 61-74.
- _____ (2008) «Saint-Boniface dans la vie et l'œuvre de Gabrielle Roy», dans FAUCHON, André et HARVEY, Carol J. (dir.) *Saint-Boniface 1908-2008: reflets d'une ville*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 161-167.
- _____ (2009) «Gabrielle Roy, une centenaire bien moderne», dans LENTZ, François (dir.) *Présence de Gabrielle Roy: résonances actuelles et propositions pédagogiques*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 7-9.

- _____ (2017) «À la découverte du Nord: *La rivière sans repos* de Gabrielle Roy», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 29, n° 2, p. 411-427.
- LEGRAND, Albert (1965) «Gabrielle Roy ou l'être partagé», *Etudes françaises*, 1^{ère} année, n° 2 p. 39-65.
- ROY, Gabrielle (1966) «La route d'Altamont», *La route d'Altamont*, Ottawa, Editions HMH, p. 187-255.
- _____ (1970) «Mon héritage du Manitoba», *Mosaic*, vol. 3, n° 3 (Special Issue: *Manitoba in Literature: A Centennial Anthology*). [Article repris dans *Fragiles lumières de la terre* (1996), Montréal, Boréal, p. 151-167]
- SAINT-PIERRE, Annette (1975) *Gabrielle Roy sous le signe du rêve*, Saint-Boniface, Editions du Blé, 137 p.